

LÀ OÙ ÇA FAIT MAL

**Edgar
Kosma**

Illustrations
Romain Renard

ONLIT— EDIT
IONS



*Pour toi
qui ce jour-là
portait un sparadrap
au bout du doigt*



« Un Néo-Zélandais de 28 ans, décrit par les médecins comme souffrant de dépression, s'est coupé un doigt, l'a cuisiné avec une poignée de légumes, avant de le manger, rapporte la revue *Australasienne* de psychiatrie de Wellington. Selon les auteurs de l'étude, il s'agit d'un des seuls huit cas répertoriés et étudiés à travers le monde d'auto-cannibalisme. Selon ses déclarations aux médecins, l'homme prévoyait de s'amputer deux autres doigts les jours suivants pour les manger. Mais il a finalement préféré se tourner vers la médecine pour chercher une solution à ses problèmes psychiatriques. » (AFP)







UN

Comme presque chaque matin, je procède à l'ouverture du portillon à l'aide de mon badge, descends vers le parking souterrain, roule entre une série de voitures déjà parquées et me gare sur ma place personnalisée, à côté de celle de mon collègue, qui m'a toujours semblé plus large que la mienne mais moins que celle du chef, il faudrait un jour que je pense à les mesurer, histoire d'en avoir le cœur net.

Dans l'ascenseur métallique qui m'élève du niveau -1 vers l'affligeante banalité de ma vie quotidienne, je me retrouve coincé entre le large miroir du fond, qui me renvoie une bien pâle image de mon être, et une jeune brunette que je n'ai jamais vue dans l'immeuble et qui me toise avec un drôle de petit sourire en coin, le genre de signal qu'on pourrait interpréter d'une certaine manière et qui pourrait en réalité signifier l'inverse, si vous voyez ce que je veux dire. Curieux, je ne peux m'empêcher de jeter un œil discret vers son reflet. D'emblée, son profil n'est pas sans m'évoquer celui de ma cousine Nancy, la fille unique de mon oncle André, le frère de

ma mère qui est mort dans des circonstances floues, je ne m'en souviens plus très bien, faudrait que je demande à maman, à l'occasion, je me demande si ce n'était pas en s'étouffant avec l'une de ses molaires cassée après avoir croqué un noyau d'abricot, je ne sais plus. Je détourne mon regard vers le sol car la fille me dévisage toujours et cela commence un peu à me mettre mal à l'aise. Si elle savait qui je suis, elle ferait moins la maligne avec son petit air, pensé-je, conscient qu'être l'assistant du chef du service n'est pas rien, même s'il y a encore beaucoup de chemin à parcourir avant de prendre sa place, un jour, qui sait, on peut toujours rêver, c'est bien la moindre des choses. L'ascenseur poursuit son ascension, sans montrer le moindre signe d'essoufflement, la brune me lâche enfin du regard pour sortir au cinquième. Les portes se referment et l'ascenseur redémarre. J'y pense encore au sixième, un peu moins au septième et m'extrais de la cabine au huitième, en y pensant tout de même toujours un peu, je dois bien l'avouer, elle était quand même pas si mal foutue, celle-là, j'espère que je la recroiserai un de ces quatre dans un des coins de la tour.

J'ouvre la porte de mon bureau et, comme chaque matin plus ou moins à la même heure, tombe sur mon collègue, ponctuel, frais, bien rasé et déjà bien en place derrière son poste ou fidèle au poste derrière sa place. Je ne pense pas être quelqu'un de particulièrement envieux mais je me demande comment il fait pour ne jamais avoir aucune cicatrice ni le moindre poil qui dépasse.

Arrive-t-il seul à ce résultat ? Cela me semble impossible et nul doute que sa femme doit y être pour quelque chose. Moi aussi il faudrait que je demande à Marie-Claire de vérifier mon rasage avant que je ne parte, mais à la vitesse à laquelle repoussent mes poils, c'est toujours une peine perdue d'avance et j'ai l'impression que le temps que j'arrive au bureau, ce n'est déjà plus aussi net.

Sans rancœur, je lui tends la main et mon collègue me la serre, avec la même moiteur que les milliers de jours qui ont précédé celui-ci, je préfère d'ailleurs ne pas les comptabiliser. Sociabilité en société oblige, je prends de ses nouvelles, même si je me doute bien qu'il n'a pas dû lui arriver grand-chose depuis hier soir, lui à qui il n'est pas arrivé grand-chose depuis les huit dernières années. Et là, plutôt que de me répondre « Ça peut aller... », comme il le fait habituellement, sans jamais lever les yeux de son écran, il me regarde d'un air sidéré et me balance tout comme ça avec son petit air supérieur auquel je ne me suis jamais fait et ne voudrai jamais me faire :

— Tiens, je ne savais pas que t'étais marié, toi !

— Pardon ! je dis, avec une surprise telle que j'en oublie de lui reprendre ma main que je m'empresse d'habitude d'essayer discrètement contre la poche arrière de mon pantalon.

— Je ne savais pas que t'étais marié, toi ! il me répète.

— Oui, j'avais compris, je lui dis.

— Ben, pourquoi tu ne réponds pas, alors ?

— Parce que je ne comprends juste pas pourquoi tu me demandes ça.

En guise d'explication, il se limite à pointer son index en direction de ma main tout juste relâchée et imprégnée de sa répugnante humidité. Intuitivement, je suis l'orientation de son doigt et tourne mon regard vers le mien.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ça ? je m'écrie.

— Va savoir, qu'il me dit. C'est ta main, mon vieux, pas la mienne !

— Oui, je sais que c'est ma main, je lui dis, merci, mais cette bague, là, n'est pas à moi !

— Ah non ! Et elle est à qui alors ? il me demande. À moi, peut-être ?

Et lui de partir dans un gros rire gras dont il a le secret et qui m'horripile tant.

— Je... je ne comprends pas.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? il me demande.

— Je ne sais pas, je réponds, je ne comprends juste pas, c'est tout.

— Je vais t'expliquer, moi : t'as pas d'alliance, t'es pas marié ; t'as une alliance, t'es marié ! Ce n'est pas plus compliqué que ça, la vie !

Sur cette conclusion implacable, je reste bouche cousue. Et comprenant que mon collègue n'y rajoutera rien, je m'en détourne et rejoins mon poste. Mon ordinateur tarde à s'allumer, comme toujours. Pendant ce temps, je tente de me débayer, en vain, l'anneau est bien trop serré et je réalise que

le sang ne passe plus dans mon doigt qui commence méchamment à bleuter. Subordonné, je reviens vers mon collègue dont l'ordinateur tourne à merveille, comme toujours.

— Ça te dérangerait de me tenir la bague pendant que j'essaie de retirer mon doigt ?

Après un moment d'hésitation basé sur le principe primaire de ne jamais me rendre le moindre service, mon collègue agrippe la bague du bout des doigts et, de mon côté, je tire ma main vers moi, mais rien ne bouge. Alors, comme stimulé par la perspective d'un échec potentiel qui le mettrait en mauvaise posture, il se lève pour la pincer avec plus de force, tandis que je continue de tirer vers moi avec toujours plus de vigueur.

Soudain, le bruit d'un élastique qui rompt retentit et je me retrouve propulsé au sol. Face à moi, mon collègue, blême, tient mon doigt dans sa main, et au-dessus de moi, le chef, écarlate, qu'aucun de nous deux n'avait entendu entrer dans le bureau, vocifère :

— Mais qu'est-ce que c'est encore que ce bordel ici ? Vous n'en aurez donc jamais fini avec vos conneries ? Allez, rangez-moi tout ce foutoir et au travail !

C'est au moment où je me demande où a bien pu passer la bague de mariage que je me réveille. Marie-Claire dort d'un sommeil lourd à côté de moi et doit être perdue dans un de ses rêves dont je ne comprends jamais trop les enjeux lorsqu'elle tente de m'en faire le récit pendant le petit-déjeuner.

J'attrape mon smartphone, en veille au pied du lit, pour prendre quelques notes dans l'application dédiée. Et c'est en déverrouillant l'écran que je constate que mon annulaire a disparu. Point de sang ni de cicatrice. Juste un trou béant au milieu de ma main moite.